La condition post-insulaire

Cédric Mong-Hy
Docteur es Lettres
Diplômé des Beaux Arts,
Enseignant-Chercheur
Ecole Supérieure d'Arts de La Réunion

Notre époque subit de grands bouleversements sur lesquels il est difficile de mettre des noms et de fait nous nous situons souvent *après* ce qui a pu être nommé : dans le *post*-modernisme, dans le *post*-colonialisme, etc. Ainsi en est-il également des phénomènes d'insularité. Le paradigme selon lequel les îles se lisaient autrefois comme isolats est désormais en passe d'être invalidé : les sciences et les technologies de l'information et de la communication ont ouvert mers et océans et déployé le réseau des routes virtuelles tout autour du globe, de même que le lent éveil de la conscience écologique mondiale a brisé les arbitraires frontières nationales pour unifier le vivant dans l'écosystème global de la planète.

On portera ici attention à la transformation du paradigme insulaire en dégageant les traits de la condition post-insulaire qui se dessine actuellement. Que signifient aujourd'hui le mot « ultrapériphérie » dans le monde de la vitesse ultime, des relations cybernétiques, du « jardin planétaire », des migrations numériques et des modalités toujours renouvelées des réseaux informatiques ? Il sera de mise de constater que la logique binaire du centre et de la périphérie est caduque depuis un certain temps.

La disparition des îles

La carte du monde s'est perpétuellement redessinée à mesure que les connaissances des civilisations évoluaient. Peut-être, dans un avenir proche, devra-t-on imaginer qu'à l'échelle du monde surmoderne et hyperglobalisé les îles disparaissent une à une, si ce n'est par la montée des eaux, du moins par le même mouvement globalisant qui réduit l'échelle du monde jusqu'à faire apparaître les continents eux-mêmes comme des îles collées les unes aux autres, comme un archipel, ultime variation de la Pangée. Les continents eux-mêmes ne sont en effet que les conséquences de la dislocation et de la disparition de cette île primordiale.

Vitesse et espace

Il est ainsi nécessaire de créer de nouveaux concepts pour penser et nommer la redistribution du temps et de l'espace que le monde subit, en particulier depuis l'avènement de l'aviation, de la conquête de l'espace et depuis la découverte des mondes digitaux.

Le monde s'est rétréci par l'émergence des technologies de rupture. Certaines innovations technologiques ont en effet la capacité de bouleverser le rapport de l'homme au monde et de rompre avec d'anciens paradigmes pragmatiques. L'évolution des moyens de transports vers la maîtrise des airs et l'augmentation de la vitesse des déplacements humains ont établi les bases d'une nouvelle métrique qui change les dimensions du monde. Selon le mot de Protagoras, l'homme se retrouve à la mesure de toute chose. En tissant les voies de communication, les technologies de déplacement ont créé les premières conditions d'existence du « village global » si cher à Marshall Mc Luhan.

Au sein d'un tel système, la vitesse est un facteur clé élevé au rang de concept. Paul Virilio, qui en est l'un des principaux théoriciens, évoque « le Grand Accélérateur », que l'on pourrait l'interpréter comme étant ce « moteur » interne à l'humanité qui gouverne la frénésie liée au désir et au besoin d'aller toujours plus vite et de battre les records. Non seulement les

terra incognita s'effacent, mais de surcroît la rapidité accrue des flux crée une écologie des machines à mouvement qui nous rend interdépendants de la vitesse.

Or, un cliché hante les îles de basses latitudes, celui de la lenteur légendaire. Ce cliché n'en est pas totalement un, il a une explication bioclimatique donnée par le botaniste et spécialiste des régions tropicales Francis Hallé et d'une certaine façon par Jean de La Fontaine. Hallé oriente son analyse autour d'une glande cérébrale, la glande pinéale. Descartes y avait vu le siège organique de l'âme, tandis que Georges Bataille y avait vu un troisième œil avorté. Cette glande est responsable de la régulation du rythme biologique de la plupart des animaux, elle est un calendrier solaire interne qui rend plus actives les espèces des régions tempérées que celles des régions tropicales : elle oppose le monde de la fourmi de La Fontaine, industrieuse, efficace et prévoyante, au monde tropicale de la cigale, qui se réjouit sans fin du soleil.

Cet argument climatique contredit celui d'une vitesse omniprésente et toujours accrue, puisqu'il refuse l'homogénéisation du « village planétaire », mais il n'est pas moins évident que la culture technique est une seconde nature qui remplace partiellement la première. L'humanité s'augmente donc de ce qu'elle a créé et quand bien même la nature solaire des îles tropicales génère la lenteur métabolique adaptée, l'écologie machinique à laquelle nous sommes désormais reliés conditionne notre interdépendance à la vitesse des flux.

Misères et gloires de la cybernétique

La maîtrise des transports donc désenclave l'île. C'est la voie lente de la défragmentation des isolats. La voie rapide est informatique, c'est celle des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ces « nouvelles technologies » prennent leur source au cœur de la seconde Guerre mondiale. A cette époque qui est définie d'une part par l'exploration de la psyché (la psychanalyse, la phénoménologie et de l'existentialisme dominent) et d'autre part par l'ampleur mondialisée des conflits, le mathématicien Norbert Wiener, père de la cybernétique, affirme que nous nous trompons d'orientation : ce n'est pas la seule connaissance des psychismes individuels qui aidera l'humanité à être en accord avec le monde. Les concepts centraux de Wiener sont alors ceux de « relation » et de « communication », dont il est l'architecte moderne. La mésentente entre les nations est selon lui l'épiphénomène de l'opacité des relations et de l'absence de « transparence » des communications. Le contexte historique l'incite à cette conclusion : c'est la guerre froide.

Il assimilera les civilisations humaines à des systèmes énergétiques et y appliquera le second principe de la thermodynamique, qui énonce que tout système fermé est promis à l'entropie maximale, c'est-à-dire au désordre et à la mort. Wiener oppose les sociétés « ouvertes », qui font reculer localement l'entropie par la circulation de l'information, de l'énergie et de la matière, et les sociétés « rigides » qui, en s'enfermant et en refusant la communication, risquent l'entropie maximale. C'est une pensée de la survie : « nous sommes des naufragés sur une planète vouée à la mort », écrit-il, mais il nous reste loisible de lutter contre l'enfermement et de dresser des voies communicationnelles entre tous les systèmes *a priori* fermés afin de lutter contre la destruction et l'auto-destruction. L'ouverture des systèmes isolés et insulaires obéit à cette logique anti-entropique.

Des réseaux et des hommes

Claude Shannon en 1949 posa les bases de la théorie de l'information. Ces travaux permirent de développer l'avenir de l'informatique et de tout le « rhizome » contemporain. Edouard Glissant joua du concept de rhizome et évoqua le « Tout-Monde », figure de l'ouverture et de la liaison des points isolés sur la carte du monde et du réseau. Le « Tout-

Monde » est, pour parler encore le langage de Deleuze, un état de « déterritorialisation », un état dynamique et hautement interactif qui fait s'interpénétrer les territoires.

L'émergence d'Internet a constitué une rupture du paradigme communicationnel, surtout depuis qu'il est largement démocratisé et qu'il a infiltré en profondeur les systèmes sociaux, économiques et anthropo-psychologiques. La mondialisation de ce modèle marchandisé ne saurait en rien présager de sa réelle capacité à lier les points isolés, reste que les effets de cette technologie sont suffisamment prégnants pour bouleverser la nature même du lien social. Car le monde numérique ne se superpose pas au monde classique : il crée d'autres modalités d'existence, d'autres types de relations et de communications, d'autres types de pouvoir enfin.

De la même manière que les technologies de transport avaient commencé à miniaturiser l'espace, la nouvelle écologie des machines informatiques et leur potentiel télématique grandissant ont introduit de nouvelles façons pour le monde de perdre ses distances et ses frontières, en radicalisant l'instantanéité des échanges, en créant des formes d'ubiquité virtuelles et en déplaçant sensiblement les pouvoirs des nations et des consortiums vers les individus.

Les médias étaient jusqu'ici considérés comme le contre-pouvoir des états et des marchés. Aujourd'hui, à l'heure où presque chaque individu est doté d'une connexion Internet, tout un chacun est potentiellement un Julien Assange ou un Edward Snowden, donc tout un chacun est grâce aux possibilités du Web un contre-pouvoir individuel dont plus personne ne saurait remettre en cause la puissance virale et hypermédiatique.

Joël de Rosnay invente ainsi le concept post-marxiste de « pronetariat », télescopant le « prolétariat » et le « Net ». Le « pronétaire » est l'anonyme – anonyme parce qu'il peut être la face de n'importe qui (ce qui est illustré par les pratiques des « *Anonymous* »). A partir de l'émergence du « pronétaire », la provenance, la direction et le contenu même des flux informationnels s'en trouvent modifiées : des *mass media* qui sont les médias adressés aux masses par les entreprises privées, on arrive aux médias des masses qui sont les médias créés par les individus au sein de la masse pour la masse.

De cette façon, se manifeste un « Tout-Monde » qui, à défaut d'être utopique ou hétérotopique, est numérique et « anonyme », parce que le monde digital est une projection informationnelle globale qui est sans visage – sans visage parce qu'appartenant à « tout-le-monde ».

Dans le « jardin planétaire »

Le paysagiste Gilles Clément a jeté dans la mare un pavé, c'est la notion de « jardin planétaire ». Une île est un terrain idéal pour concevoir cette notion et la nécessité de décloisonner des frontières qui existent *a priori* de façon réelle et non révocable. La thèse de Clément est d'une simplicité désarmante : si le jardin se définit comme un morceau de nature clôturé, il est en réalité évident qu'au niveau écosystémique, cette définition est fausse. Un jardin, en effet, n'a ni clôture, ni frontière et ne se laisse donc maîtriser que partiellement par son jardinier : ni le pollen ni les engrais ne sont arrêtés par les barrières. Aucun jardin n'est insulaire, car si le « Tout-Monde » est hypothétiquement numérique, il est d'abord écologique, en prise directe sur la biosphère. La recherche en sciences écologiques a en effet ouvert une large brèche dans la conception chrétienne et cartésienne de l'être humain devant se rendre « maître et possesseur de la nature ». L'homme insulaire, retiré de sa réalité naturelle comme une île est retirée dans l'océan, est mort. A sa place émerge l'humain, l'*homo sapiens sapiens*, une figure péninsulaire, reliée au vivant par filiation directe. L'humanité s'unifie au vivant, la biosphère n'a pas de frontière si ce n'est celle de sa totalité, car elle est un système, puisque chacun de ses éléments constitutifs est interrelié à tous les autres dans des cascades constantes d'interactions réciproques.

Conclusion

Le monde est dans une phase de changement sans précédent, la nature des ruptures actuelles ainsi que leurs vitesses d'infusion dans les structures humaines, économiques et sociales sont en train de bouleverser la face du monde comme aucun être vivant ne l'avait fait. Les territoires se transforment, se dédoublent en champs sous-jacents de plus en plus immatériels. Chaque point géographique isolé existe désormais sur des plans numériques qui font relai et qui tissent une pelote de connexions tout autour du globe. Dans ce réseau, le centre, la périphérie et l'ultrapériphérie n'ont plus de sens, car le centre peut désormais être partout. Les insularités se fondent dans la densité des flux interactifs. Cette écologie des machines est venue se greffer à une écologie redécouverte, celle de notre propre sphère vivante. Apparaît ainsi progressivement une étrange créature hybride, une créature si immense qu'on ne la voit pas, une entité symbiotique qui mêle l'écologie vivante et l'écologie des machines en une hyper-écologie cybernétique.